



Paris

Joana Hadjithomas  
Khalil Joreige

Musée d'art moderne de la Ville  
12 décembre 2008 - 8 mars 2009

Nés à Beyrouth en 1969, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige ont fait des guerres du Liban, leur pays, le thème principal de leur travail d'artistes et de cinéastes. En témoigne de nouveau cette exposition parisienne, *We could be heroes for a day*, un intitulé inspiré d'une chanson de David Bowie. En une dizaine d'œuvres suggestives, les deux artistes y rendent compte d'une réalité brutale, celle de la violence guerrière et terroriste, dans une optique moins engagée qu'historique.

Prendre parti pour telle ou telle des factions s'étant disputées le pays du Cèdre depuis 1976, début d'une guerre civile de quinze ans ; faire état d'une appartenance politique ou confessionnelle, et de ses alliances ? Là n'est pas le propos de Hadjithomas et Joreige, dont le souci est d'abord « ce qui reste ». *Toujours avec toi* (2001-2008) : cette vidéo, capture d'affiches électorales, décline les slogans d'une campagne politique oubliée, slogans chargés d'une émotion fraternelle avalée par le temps. *Lasting Images* (2003) : ce bref film super 8 ayant appartenu à l'oncle de Joreige - enlevé pendant la guerre civile et toujours porté disparu - est développé par les artistes quinze ans après son tournage, et projeté. Les images voilées par le temps évo-

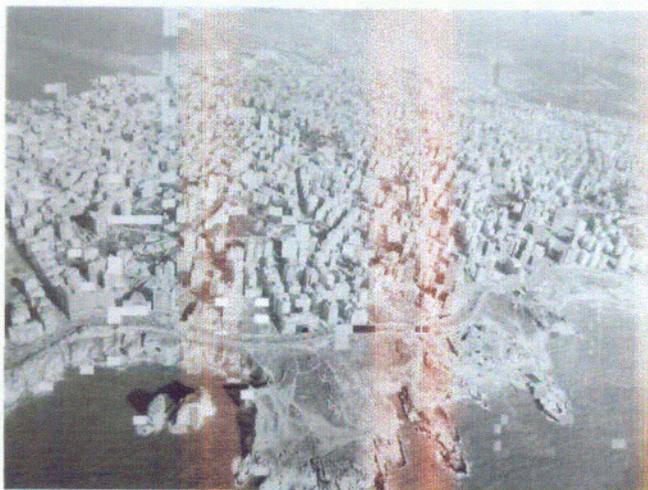
quent en lisière d'effacement un monde sans densité, dématérialisé. Cette esthétique de la rémanence, on la retrouve dans la vidéo-enquête *Khiam* (2000-2007), interview réalisée en deux temps de prisonniers détenus dans un camp, au moment de leur libération puis sept ans plus tard, après que celui-ci a été détruit. L'évocation d'une période vitale douloureuse le dispute à la remise en forme du récit après coup, tandis que l'événement de la détention se dissout, reconfiguré par la narration et le travail de la mémoire. La guerre, ses marques psychiques et sociales mal délébiles : quel impact, sensible et cognitif, a-t-elle sur le spectateur ? Quel apport en matière d'information ? Quelle prise de conscience au sortir de l'exposition ? Le parti pris de Hadjithomas et Joreige n'est pas de dire l'origine du mal, mais de le constater. La guerre existe, détruit, broie les corps. Ce parti pris universaliste n'est pas critiquable. Le vénérable *War Requiem* de Benjamin Britten, symphonie aux accents tragiques, n'évoque-t-il pas toutes les guerres, serait-il écrit par un Britannique, tout comme avant lui le recueil pacifiste *Guerre à la guerre*, émanation d'un anarchiste allemand, mais stigmatisation de la violence guerrière dans son ensemble ?

L'autre parti pris de Hadjithomas et de Joreige est la métonymie. L'horreur, la destruction en acte ne sont jamais montrées : on n'en voit que les traces. La disparition, pas plus, annulée qu'elle est par le dispositif fantomatique. Si l'on ne sait plus qui est ce héros d'un jour dont la martiale effigie s'imprima naguère sur un oriflamme, du moins son image reste-t-elle, évanescence certes mais résistante (*Un lointain souvenir*, 2001). Ce « résurrectionnisme », dans la période récente, a

donné lieu à bon nombre de créations artistiques, en général non dénuées d'intérêt, attachées à dire, qui la Shoah, qui la guerre ou les génocides (Jacqueline Salmon, Willie Doherty, Jeanne-Marie Musiol, Alfredo Jaar, Dennis Adams, Sophie Ristelhueber, Paul Seawright...). L'on y attise avec efficacité l'attention du spectateur en lui proposant un vide suggérant le plein, un manque appelant un être. Ce type d'évocation en creux se justifie là encore pleinement, son inconvénient résiderait-il dans sa nature spectrale : dans ce théâtre de la mort avançant voilée s'agitent surtout des fantômes, pas les responsables du mal.

En décembre dernier, Hadjithomas et Joreige ont présenté à Paris leur film semi documentaire *Je veux voir*, dont le titre est à lui seul un appel à ce que, de leur pays natal blessé, quelque chose reste en mémoire. Sollicitée pour incarner l'héroïne de ce film tourné en six jours, Catherine Deneuve y promène sa silhouette dans les décombres laissés par Tsalal au Liban-Sud, en juillet 2006, au terme de la dernière en date des épreuves de force entre Israël et le Hezbollah libanais. Les ruines, sur l'écran, succèdent plus d'une heure durant aux ruines, paysage après la bataille où l'on chercherait en vain ce qui s'est vraiment passé, et pourquoi tant de rage destructrice. De quoi, peut-être, pousser certains à préférer à ce panorama sans légende le travail plus explicatif de Walid Rahad et de son Atlas Group, unité de recherche documentaire qui a choisi le champ de l'art pour exposer dans leur détail complexe les récentes guerres du Liban. Question de point de vue, dont chacun jugera en conscience.

Paul Ardenne



Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. « Le cercle de confusion », 1997. Photographie. 300 x 400 cm. 3 000 unités collées sur un miroir. "Circle of Confusion." Photograph